

Prédication du culte du dimanche 3 juin 2018

Esaïe 45, 5-8, 11-12 et 15

Actes 19, 1-6

Évangile selon Matthieu 14, 22-33

Prédication: «C'est moi, un Dieu personnel»

Quelle représentation de Dieu serait-elle juste et précise ? La Bible répond vite: aucune. «Tu ne te feras pas d'image ou de représentation de Dieu», déclare le commandement en Exode 20. Une image ce serait une illusion, car Dieu nous dépasse et nous est insaisissable.

Dieu est le seul qui peut dire de lui: «C'est moi». Il n'est ni la copie, ni l'idée, ni la création de personne. Il n'est pas une conclusion rationnelle et encore moins une envolée mentale irrationnelle. Il est Dieu.

Si Dieu n'existait pas, nous ne pourrions pas l'inventer. Car nous n'avons pas saisi pleinement ce que veut dire, que Dieu est, qu'il était, qu'il vient.

Le piège de l'idolâtrie c'est de croire que Dieu est représentable. Quelques-uns, qui se prennent pour plus intelligents que les autres, assument donc la mission impossible d'expliquer aux autres le Dieu inexplicable en prenant la voie simpliste de l'émotion, de la sensualité, de la sensorialité. Les symboles remplacent les choses signifiées. La bougie devient la lumière. Les mots prétendent devenir la Parole. La statue cherche à se substituer à la présence invisible.

Dieu n'est pas à attraper dans les fascinations idolâtriques. Dieu n'est pas une expression de l'aspiration humaine de découvrir un mystère. C'est le piège de l'idolâtrie : on multiplie donc les idées et les images de Dieu, les unes sages, les autres folles.

On se laisse emporter dans ces filets idolâtriques. Par intérêt, par irresponsabilité, parfois même avec la meilleure des intentions, on nous explique, on nous montre, on nous maternelle et on nous fait entrer dans le paternalisme de la gestuelle, dans la tendresse de ce qui frappe les yeux, de ce qui stimule l'imagination, de ce qui se sert de nos besoins d'images, de signes visibles, de joie et de larmes, de fête et de discours facile et facilité.

On structure pour nous des paliers de compréhension. Et cela risque de nous faire entrer dans la multiplicité de dieux. Dans la folie de croire que tout se vaut. Qu'un Dieu en vaut un autre, que toutes les religions et toutes les théologies et toutes les représentations sont valables et au même niveau, que Dieu est multiple, que toutes les idées sur Dieu trouvent une place possible...

Dieu dit, par la voix d'Esaïe : «Je suis l'Éternel, et il n'y en a point d'autre. Hors moi il n'y a point de Dieu: Je suis l'Éternel, et il n'y en a point d'autre. Je forme la lumière, et je crée les ténèbres, je donne la prospérité, et je crée l'adversité. Moi, l'Éternel, je fais toutes ces choses». Cette totale souveraineté de Dieu est celle d'un Dieu qui se présente comme un Dieu souverain, personnel, en interlocution avec les humains, avec la nature, avec les choses, avec le tout.

Le piège d'un certain intellectualisme c'est de dépeindre Dieu comme la représentation lyrico- religieuse d'un mécanisme. Un Dieu horloger qui fait que cela

fonctionne, mais sans rapport aux humains, sans conscience, ni lien, sans amour. Un Dieu indifférent.

Un Dieu qui établit des règles de fonctionnement avant le Big Bang et qui laisse l'espace et le temps devenir ce qu'ils deviendront, en suivant quelques lois précises. Dans cette vision des choses, l'homme et la femme sont des êtres seuls, biologiquement fonctionnels, mais seuls et sans avenir transcendant, sans chance d'éternité, sans possibilité d'amour.

Un Dieu qui n'a plus rien à faire de ce monde. Un Dieu mécanicien qui n'est plus responsable de la marche de sa création.

Erreur grave. Faute majeure de compréhension du Dieu de Jésus-Christ.

Car dans la foi du Christ, Dieu se révèle. Dieu est concerné et s'implique, en Christ. Dieu s'approche de nous. Il n'est pas l'horloger, mais le compagnon de route, celui qui marche avec nous, celui qui est en nous, pour nous.

Le piège d'une religiosité superstitieuse et effrayée c'est de se représenter Dieu comme une force, une énergie, une vibration qui a des influences sensibles sur la barque du monde. Mais loin du monde. Un Dieu qui aurait des effets, mais pas des affections.

Un Dieu énergie, vibration, force. Mais sans visage, sans regard, sans miséricorde.

C'est moi, l'Éternel, Dieu, le Dieu d'Ésaïe. C'est moi, Jésus. « Celui que toi tu persécutes », dit le Seigneur à Paul. C'est moi, dit le Seigneur, du milieu de la tempête, aux hommes de la barque.

Dieu n'est pas notre invention. Il est le créateur qui nous regarde et qui nous garde, concerné par ce que nous sommes. Jésus est le signe de cette implication totale de Dieu. Nous ne sommes pas des choses vivantes : nous sommes des enfants de Dieu. Toute notre dignité relève de cette condition d'interlocuteurs de Dieu, d'un Dieu personnel qui nous voit et qui nous entend, qui nous écoute et nous comprend, qui nous connaît et nous aime.

Jésus arrive près de la barque et affirme la relation personnelle d'un Dieu qui dit: «C'est moi, n'ayez pas peur». L'enseignement de Jésus fait connaître Dieu comme un père, avec un lien d'amour et un projet de vie envers tous. «C'est moi, n'ayez pas peur».

Ce n'est qu'une autre image de Dieu, mais cette fois-ci, c'est l'image que Dieu lui-même nous donne de lui en Jésus-Christ. Ce n'est plus une rationalisation, mais une révélation. Le Dieu personnel de Jésus-Christ est celui qui nous reconnaît comme personne et nous dit, au milieu de nos tempêtes et de nos accalmies : C'est moi.

Dans la barque du monde, nous entendons douter, nous entendons gémir, nous entendons crier, nous entendons la souffrance et la douleur de tant et tant d'hommes et femmes. Dieu se révèle à tous avec sa tendresse. « C'est moi, n'ayez pas peur ». Que nous puissions diriger le regard de nos frères et sœurs humaines au milieu de leurs tempêtes, vers les pas inexplicables de Dieu qui nous approche sur les vagues de l'océan de notre vie, pour nous dire : C'est moi. Amen.

Pedro E. Carrasco, pasteur

« Ce texte garde son caractère parlé »